

LA NUIT DES IDEAUX

Fabien Tarby

Positions

La nuit des Idéaux ? C'est là, oui, le mode d'existence politique qui est désormais le nôtre : la fin de toute volonté révolutionnaire, de toute ambition émancipatrice ; l'acceptation du train des choses, ou la résignation à l'empire de la consommation, l'indifférence à la part de chien crevé du monde. Car c'est ainsi, assagis, désabusés ou triomphants que nous vivons. En vérité.

Il est essentiel de saisir, au moins en parties et fragments, les structures politiques, sociales, économiques dont cet état de fait résulte. Ces structures nous les nommons : démocratie virtuelle ; nous appelons donc démocratie virtuelle le système qui est le nôtre, et dont l'organisation commence à présenter à l'histoire de l'humanité, depuis quelques décennies, la figure étrange d'une vie politique *vaine*.

Cette vanité est le propre de l'époque. Elle est le signe de la décadence de l'Occident gâté. Elle s'accomplit silencieusement, comme heureusement.

L'histoire fut, en général, violences et oppositions, ou clarté de la lutte entre les despotismes et les volontés d'émancipation ; rien de tout cela, désormais, mais plutôt l'acceptation moite de la nullité de notre destin d'êtres politiques. On pouvait bien, auparavant, n'avoir droit à rien, être écrasé par les structures mortifères d'un pouvoir transcendant, être soldat ou esclave, *ou bien* être au contraire, justement, résistant ou révolutionnaire, engager sa propre vie au nom d'un Idéal plus ou moins conscient. Mais aujourd'hui, veules, et cependant lucides, plus conscients que jamais, nous nous traînons avec délectation dans l'acceptation des structures. Que nous feignons de croire en conséquence Justes et Bonnes.

Comme si notre époque pouvait faire exception au regard du mal ou de l'insuffisance toujours régnants.

Nous y gagnons certes ceci : nous vautrer dans des structures habiles et à peu près suffisantes, toujours satisfaisantes pour les moins pauvres ou démunis d'entre nous ;

mais nous y perdons surtout le sens qu'il y a, pour l'homme, à désirer combattre pour l'Idéal, c'est-à-dire à lutter pour que s'avère l'impossible dont il est capable.

Cette vanité de la politique ne promeut pas moins des formes insoutenables de domination et d'injustice – mais des formes qui n'apparaissent pas ainsi, insoutenables, et qui seront dites conformes à la nature des choses, ou à l'impuissance constitutionnelle de l'homme.

Si bien que nos problèmes sont tout autres que ceux d'une lutte contre le franc dictatorial, et nous obligeraient d'abord à une lucidité retrouvée ; car le propre de cette vanité est de ne pas se faire voir comme telle.

Tout irait bien, donc, tandis que le renoncement aux Idéaux nous dévore et nous laisse satisfaits d'assister à une élection comme à un spectacle sportif, ou à un France-Italie de football plutôt qu'à l'extermination secrète mais réelle de l'Afrique. Evidemment...

*

La nuit des Idéaux est tombée dès lors que le communisme historique a non seulement échoué mais exhibé sa violence insoutenable, sa vérité de contre-vérité, son désastre absolu. Il n'y avait donc plus rien à dire. Le virtuel de la démocratie pouvait fleurir librement, et fièrement. Et il lui était consubstantiel d'oublier toute volonté politique authentique au profit d'un oligarchisme régnant et qui s'imposait dans des traînées médiatiques de poudres opiacées, livrées aux citoyens ainsi domestiqués.

Qu'est-ce que la politique ? Voilà la question dont il nous faut réapprendre le sens. La démocratie virtuelle dit qu'elle est seulement la bonne action quinquennale qu'un citoyen doit accomplir. Choisir Nicolas Sarkozy plutôt que Ségolène Royal. Rien de plus. Les structures étatiques recomposées, chacun retournera à sa place. Le peuple s'est exprimé, les élus feront. Bien entendu.

– Mais la politique réelle n'est pas cela, une telle acceptation. Car elle est certainement l'insoumise, lucide.

La politique sera éternellement – tant qu'il y aura des hommes – un des modes d'existence du sujet qui vit dans l'animal humain, et le surpasse en partie. En ce sens, si la politique n'est pas exactement partout, elle existe bien au-delà d'un acte purement structurel et attendu, quoique rare, et qui se tient dans l'isoloir de temps à autre ouvert. Mais les structures retardent toujours sur la réalité des possibilités... Mais ce retard leur

sied puisqu'elles en retirent leur pouvoir en apparence légitime – mais la vérité de la politique, d'être un des aspects du sujet, de la dignité humaine, revient toujours à la face de la réalité.

Dès que la politique s'arrange avec le réel, c'est-à-dire dès qu'elle s'énonce comme conciliation avec l'état de fait, elle perd sa signification profonde. La politique est en vérité *infinie*, comme les autres expressions du sujet en l'homme – l'art, l'amour, le savoir.

Et tel est bien le difficile de l'époque : plus personne ne croit que l'infini puisse épouser peu à peu les structures et la réalité plate, plus personne ne voit comment cela se pourrait. Plus personne, même, ne croit en l'infini en soi de la justice, de l'égalité ou de la liberté. Chacun s'en méfie, d'une telle ambition, comme de la peste rouge, naguère, de Moscou. Dès lors règnent l'indifférence et la défiance à l'égard de ce que peut la politique ; et le respect, au contraire, des structures, l'acceptation de la chape de plomb du réel – tant, ce réel des plus cruels, qu'il nous atteindra (nous les riches) de très loin, en noires images du Darfour ou du Rwanda.

Voilà où nous en sommes. Nous ne croyons pas en la politique ; nous ne croyons pas que la politique soit une des figures majeures du sujet en l'animal, de l'humain en l'homme.

Cette époque est nouvelle, l'occasion d'une libération des consciences jamais vue ; mais d'autre part nous ne savons pas encore que telle est notre chance. L'obscurité, à peine percée, celle qui a condamné les hommes au pire pendant des siècles, retombe en effet sur nous selon d'étranges mirages, plus subtils, moins brutaux, mais non moins efficaces.

Nous voilà idiots de ne plus être en dictature sans avoir encore saisi le sens qu'il y a à vivre en démocratie. D'où cette démocratie virtuelle, qui, c'est entendu, vaut certainement mille fois mieux que la dictature ou le despotisme, mais en laquelle, tant qu'elle ne sera pas changée, persiste le plus vieux tour du monde, et dans les flancs de laquelle, comme toujours, l'odieux fait son lit.

Nuit profonde des idéaux, donc, car la démocratie virtuelle n'élève, quant à la question collective et universelle de la vie des hommes, qu'un mode d'existence secondaire et médiocre. Celui, par exemple, des modifications contractuelles et juridiques, des petites touches et mesures qui perpétuent la permanence d'un scandale et d'une injustice passés dès lors inaperçus, car simple résultantes ou variables à ajuster.

Mais la politique n'est pas la mathématique des statistiques arrangées ou corrigées. Pas plus qu'elle n'est, d'ailleurs, l'amour universel ou l'œuvre d'art collective. Non, elle est

une procédure du sujet, particulière, difficile, spécifique, à vrai dire impossible, mais par laquelle l'homme manifeste sa dignité. Ce qu'est cette procédure, en quoi elle manifeste la force du sujet, ce qu'elle peut être aujourd'hui, entre structures et idéaux, voilà l'une des destinations essentielles de cet essai.

Nous croyons en ceci que la politique ne vaut que d'être révolutionnaire. Nous croyons en la politique comme en l'amour, au savoir, ou à l'art, c'est-à-dire comme à une dimension inaliénable du sujet, et dont l'histoire a prouvé qu'elle n'existait qu'en implosion des structures dominantes.

Mais politique, aujourd'hui, de toutes parts réduite par les forces d'inertie dominantes à peu de chose. Faire croire que la politique n'est point une dimension du sujet, de chaque sujet tourné vers les autres, et vers l'universel à la fois fascinant, nécessaire et impossible, tel est en effet l'un des tours préférés de la démocratie virtuelle. Et cependant, les hommes n'existent au-delà de leur animalité que pour autant qu'ils s'ouvrent aux dimensions subjectives qui à la fois les emplissent de mystère et les vident de certitudes. Et telle est la politique, qui exige de moi que je me pense dans l'ouverture à l'infinité des autres subjectivités. Et c'est là l'expérience que tout homme fait, dès lors qu'il s'expose, dans son être, à l'existence collective, celle d'une réunion, d'un débat, ou d'une querelle de professeurs sur le but de la pédagogie. La politique est presque partout dans notre existence sauf dans les urnes et le système de la démocratie virtuelle. C'est précisément cette disjonction factice entre l'expérience de la vie collective, où il est toujours question de politique pour chacun d'entre nous, selon une échelle donnée, et le système politique qui est le nôtre, l'échelle globale, qui est l'inconséquence de la démocratie virtuelle, dès lors que les hommes ont acquis une conscience suffisante de la dimension politique qui s'exprime en eux. Le retard des institutions sur cette conscience fait la particularité du système de domination qui est présentement le nôtre.

La politique a par ailleurs beaucoup à voir avec le combat, mais peu avec la défense des intérêts personnels ou particuliers, si ce n'est lorsque cette défense est rappel de la nécessité de l'universel, sous la forme, négative, d'un barrage dressé contre l'extension des intérêts encore plus particuliers des dominants – ce qui, au passage, on le remarquera, constitue une définition de la gauche traditionnelle, et de sa bonne volonté. Mais, en réalité, la gauche réactive n'est qu'une forme d'adaptation à un combat perdu d'avance. Le poisson est depuis longtemps noyé dans les structures. Et s'il vaut mieux être manchot que manchot et cul-de-jatte, il ne sert à rien de remercier Dieu de ne point être aussi cul-de-jatte...

Si nous rêvons à la politique authentique qu'aucun parti traditionnel ne saurait

satisfaire, seulement la gauche singer dans son carcan d'acceptation, ce n'est cependant point sans la conscience de notre temps que nous rêvons. Je sais, comme tant d'autres, que c'est précisément le rêve qui nous manque.

Le devenir révolutionnaire est problématique, pour une génération d'intellectuels, exemplairement la mienne, celle des trentenaires, pour laquelle il n'est pas plus possible d'être capitaliste que communiste. Et telle est bien la solitude fondamentale de la politique authentique d'aujourd'hui. Ni communisme, ni capitalisme. Ou bien, équation impossible, communisme = capitalisme pour tous. Nous avons affaire à une tout autre bête que celle, comme sirènes d'Ulysse, qui entraîna dans les bas-fonds de l'illusion les intellectuels ralliés au stalinisme ou au maoïsme.

C'est notre chance, n'avoir aucune naïveté, et suivre autrement, avec un certain cynisme, le chant révolutionnaire ; mais c'est aussi notre désert, à peupler, de ne plus croire en l'Un ou en la Totalité du Système. Le communisme fut en effet, en langage matérialiste, le dernier avatar d'une vision divine du monde. Le Dieu-Etat matérialiste, en somme. Mais nous sommes désormais au-delà, ivres, pour le meilleur, d'une multiplicité radicale, infinie, insondable, sans Un, qui constitue le destin à la fois formel et hasardeux de l'homme et de l'être, et cependant, nécessairement, nous voilà un peu saouls d'avoir perdu les Grands Récits. Qu'on ne s'étonne pas dès lors de la posture de ceux, contre le sens profond de l'histoire de la philosophie, qui se contenteront du monde comme il va, des structures existantes, et de la démocratie virtuelle. Ils sont nombreux. Les Indifférents. Ou les Philosophes de la Mesurette bien sentie qui ne changera rien à l'affaire. Et même : Les Repentis du marxisme.

Les Bourgeois, au final, de la Pensée, respectueux.

Mais non, la philosophie politique ne peut être cela, si elle vaut une heure de peine.

Nous n'avons nullement, quant à la planète Terre, en son ensemble, dépassé la question d'un Marx révolté, et qui vit sa propre fille mourir de famine, entre deux combats ou manuscrits. Près d'un sixième de la population mondiale meurt de faim. Quelques dizaines de milliards d'euros suffiraient à nourrir cette population. Il est incroyable qu'il faille rappeler de telles évidences à un Occident qui a inventé, en toute bonne conscience, l'extermination par soumission puis par indifférence – l'Afrique. Et qui préfère chinoiser sur le nombre de fruits et de légumes qu'il est bon, si vous tenez tant que cela à vivre vieux, de consommer chaque jour.

Aucune augmentation du salaire minimum, aucun bienfaisant quota d'immigration ne sauront nier le contraire. Aucune mesure de la politique ordinaire. Ceux qui croient sans réserve que l'essence de la politique réside dans la balance exacte de telles mesures sont

les victimes – mais aussi bien les idiots ou les lâches – de notre monde.

Nous préférons refaire le monde que le subir et nous disons, nous, que notre existence politique est celle de la démocratie virtuelle, et que cependant, confisquée, la politique est une dimension fondamentale du sujet humain.

La démocratie virtuelle est ce mode d'existence collective apparu en Europe non-communiste et aux States après la seconde guerre mondiale, et dont nous vivons un moment important. En ceci que le développement de ce mode a atteint un point où peut se décider son futur, entre continuité et rupture. Mais la continuité ne se décide pas, elle se fait. La rupture, elle, est cependant possible, désormais, quoique infiniment moins probable. Il en va de la force des Idéaux contre les pesanteurs des structures.

Les deux modes

Il existe deux modes, en politique, par lesquels la pensée peut se rapporter à son objet : ou bien, en effet, on pensera la politique selon le *descriptif*, ou bien cette pensée se voudra *prescriptive*.

Si elle n'est que descriptive, la pensée bénira, à la fin, le monde comme il est, c'est-à-dire, nécessairement, au regard de la réalité historique de l'homme, la maintenance de l'inégalité et de l'injustice criantes. Aucune pensée politique digne de ce nom ne saurait donc admettre, bouche bée, les faits et les conditions d'existence de l'époque. Car cela reviendrait tout simplement à une démission de la pensée, dès lors à l'acceptation de la constante injustice qui mène le monde par le bout du nez depuis toujours, et, ce faisant, notre époque même. C'est pourquoi le prescriptif nous est essentiel.

Le mot communisme, par exemple, en ces temps démocratiques, pue rudement. Il y a, en effet, trop de morts dans le jardin de Staline et consorts. Au mieux le mot donnera-t-il le sentiment définitif d'une illusion surannée... En quoi le Capitalisme, on le sait, serait le seul système juste et crédible. Mais ce jugement où l'on tire de la défaite de l'Autre (le communisme) la splendeur narcissique de soi (le capitalisme) oublie que la criminalité des uns ne fait pas la sainteté des autres.

Le communisme signifie plus profondément que l'Utopie (Marx) est devenue Dictature. En ce sens, si le mot communisme ne vaut plus rien selon le mode descriptif, il se trouve scindé, et, bifide, garde toute sa valeur selon le prescriptif. Car il signifie un Idéal.

Il n'est pas dit que le système de collectivisation auquel se trouvait articulé cet Idéal est un bon système, seulement qu'il y avait dans le communisme l'éclat de l'Idéal, et donc les mille feux nécessaires à la pensée prescriptive. Que tout ait tourné à l'horreur, ce n'est guère étonnant : tout système est funeste, et l'on peut bien voir, en ce bas monde, le matérialisme de Marx se changer en religion vorace.

Proudhon, toujours conscient des ambiguïtés, avertissait déjà du danger lorsqu'il répondait à une lettre de Marx du 5 mai 1846 : « Donnons au monde l'exemple d'une tolérance savante et prévoyante, mais, parce que nous sommes à la tête d'un mouvement, ne nous faisons pas les chefs d'une nouvelle intolérance, ne nous posons pas en apôtres d'une nouvelle religion ; cette religion fût-elle la religion de la logique, la religion de la raison ».

Avant même qu'elle s'incarne en dictature, comme d'autres en inquisition, la pensée de Marx portait en tout cas en son cœur le rapport du descriptif au prescriptif. Marx est l'analyste des rouages du capitalisme aliénant de son temps. Il prescrit en conséquence la solution idéale communiste. Il y a chez lui ce qu'il y a et ce qui doit être. Et c'est justement ce partage, science et utopie, qui est l'arête problématique de son entreprise. Car le devoir-être, c'est son erreur, Marx en fait un système tandis qu'un impératif reste toujours à démultiplier si l'on ne veut pas donner vie, monstrueux, à un Sur-Moi collectif obstiné et cruel.

Très simplement : le descriptif renvoie en dernier lieu à une réalité dont la pensée s'informe. La pensée y perd sa célérité et sa capacité naturelle d'ouverture et de dépassement, et s'y engluie, dans cette réalité ; elle y gagne en revanche le sérieux et le crédible, lorsqu'elle affirme que le prescriptif ne peut prendre forme qu'à partir des conditions effectives. Tandis que le prescriptif, règne de l'Idéal, s'affranchit des basses œuvres du réel, libère les possibles humains à l'infini, mais peut bien être un *rêve de fou*.

On connaît dès lors la thèse des prétendus nouveaux philosophes, des Glucksmann et Lévy : l'Utopie est dangereuse, elle promeut les monstres, car le rêve prescriptif se change en cauchemar effectif et descriptif. C'est Marx devenu Staline. Il faut donc, selon ce genre de philosophie, renoncer à toute volonté émancipatrice et s'accorder avec le système capitalo-parlementariste qui n'est pas si mauvais. Victoire du descriptif sur le prescriptif, qui n'est plus que l'ancillaire des aménagements et ajustements de ce premier. Gestion interne du système, lors que l'idée d'un autre monde ou de quelque Révolution n'a plus d'âme ni d'effectivité.

Cette thèse, il faut le dire, l'a largement emporté, et elle noue aujourd'hui le rapport de notre démocratie virtuelle à la dyade descriptif/prescriptif. On laissera bien quelques % à

la LCR ou à Arlette : il y a toujours et en tout temps des marginaux. L'extrême-gauche, le prescriptif par excellence, qu'elle soit d'urne ou de pensée, est aujourd'hui décimée, et son rôle est symbolique.

La pensée descriptive est centrale, et le prescriptif ne s'y rapporte qu'à partir de l'acceptation préalable de ce centre. Ce qui veut dire : il y a ce monde, capitalo-parlementariste, et prescrire revient à en aménager les jardins et la jungle en vue du bien-être, relatif et possible, de la faune humaine qui l'habite. Le prescriptif dépend du descriptif. D'où la perte des Idéaux purs et, au contraire, l'omnipotence d'un principe de réalité, érigé en axiome.

La gauche et la droite traditionnelles se rapportent toutes les deux à cette dépendance du prescriptif à l'égard du descriptif. Simplement, ce prescriptif est pensé d'un côté à partir d'un reste de miettes idéales, de l'autre à partir de l'implacable principe de réalité. D'où deux ordres de discours : l'un qui rappelle que les mots justice et égalité ont un sens et qu'ils doivent prescrire le jardinage politique de ce qui, sans eux, ne serait que jungle ; l'autre qui prétend s'élever concrètement à un peu plus de justice, d'égalité et de liberté à partir du remodelage d'une réalité première. Idéaux et réalité, réalité et idéal ; mais dans les deux cas – qui certes ne reviennent pas au même – le prescriptif prend acte de la réalité indépassable du descriptif.

Autrement dit : notre époque croit de moins en moins à la force des idéaux, de plus en plus à la fermeté d'une réalité. Il ne s'agit plus d'imaginer que l'immatérialité des idées puisse gouverner une réalité ainsi métamorphosable en Justice ou en Egalité. Tout juste croire que l'on peut travailler et réorganiser la réalité, dont les lois capitalistes sont à la fois naturelles, inaliénables, efficaces, et même justes, pour acquérir un supplément concret de justice, de liberté ou d'égalité, une plus-value pour tous, bien qu'inégalement partagée.

C'est là un constat, le règne de Mitterrand marquant en France le commencement d'une telle tendance. Ce constat ne prend pas chez nous la forme d'une nostalgie communiste, ou d'une courageuse, quoique aveugle, réaffirmation, contre vents et marées, de la croyance en l'Idéal communiste. Pour nous, nés après 68, la donne est différente : ni d'Eve ni d'Adam nous n'avons été communistes.

La vérité de ma génération d'intellectuels, trentenaire, c'est que nous devons comprendre la démocratie capitalo-parlementariste de l'intérieur, pour elle-même, sans la rapporter sans cesse, Bienveillante, à l'opposé abominable de son alternative historique, le communisme ; c'est que nous devons trouver la lucidité de ne point nous soumettre corps et âme à notre Mère Nourricière de toujours. Ce n'est plus, comme le disait Marx,

la religion qui est l'opium du peuple, mais le capitalisme même qui est religion – pour ceux, vous et moi, dont les effluves annuels de parfums de luxe suffiraient à nourrir la planète.

Nous ne pouvons être ni communistes ni capitalistes. Voilà le lieu d'être délicat, intenable d'une génération comme la mienne.

Ainsi nous trouvons-nous en ce moment où le descriptif règne en maître, sans que nous puissions acquérir une lumière nette sur ce que pourrait être la pensée prescriptive pure, c'est-à-dire révolutionnaire. L'ombre du système communiste n'est d'aucun secours ; ne résonne plus que son impératif initial, chargé lui-même de trop d'incrédulité. Cela caractérise notre époque, et fait d'elle quelque chose de très différent de la fin du siècle précédant, aussi bien que des Lumières, ou, à moindre échelle, de l'effervescence des années 60-70. Il y a une immobilité létale des idéaux. Mais celle-ci n'est pas simplement un fait que l'on doit recevoir. En réalité, il faut soutenir la thèse qu'une telle défaite de la pensée prescriptive est constamment entretenue par l'organisation de ce monde-ci. Le propre de notre mode d'être politique est la dissolution *inconsciente* du prescriptif dans le descriptif, des idéaux et des possibles dans la réalité et l'effectivité. Cela ne se fait pas sans peine ni minutie, si la soif de possibles est une dimension fondamentale de l'humain ; mais cela se fait, et il doit être souhaitable de comprendre comment.

Il y a une ambiguïté de la pensée descriptive que l'on peut travailler jusqu'à la racine. De cette ambiguïté, il résulte infailliblement l'impossibilité de forclure l'élan prescriptif. La réalité est par nécessité imparfaite, et c'est pourquoi l'Idéal ne peut pas plus être annihilé en l'homme que sa production imaginaire et pensante ; mais c'est aussi pourquoi on ne saurait sans se perdre croire en un Système idéal, qui ne pourrait être qu'une réalité imparfaite... En termes ambigus, on doit remarquer que la pensée descriptive signifie d'abord une sorte d'état des lieux du monde économique, social, et politique ; la pensée ne devient absolument descriptive qu'en ajoutant à ces constats une sorte de bénédiction, d'absence de courage, ou d'acceptation vicieuse : « C'est donc cela, c'est donc ainsi, il ne peut en être autrement ». Alors que la tâche descriptive peut tout au contraire alimenter la nécessité du prescriptif, dès lors que ce descriptif ne peut qu'exhiber l'insuffisance foncière d'un tel monde. En réalité, comme chez Marx, quand le descriptif va au bout de lui-même, il enjoint l'existence d'une dimension prescriptive, et, s'il ne le fait pas, c'est que ce descriptif bénit plus vite qu'il n'analyse, ce qui est effectivement un défaut de l'époque.

D'où la première tâche du présent essai : décrire sous le nom de *Démocratie virtuelle* le

monde capital, représentatif, et médiatique qui est le nôtre. A bien des égards, nous ne prétendons guère à l'originalité. Non seulement de nombreux auteurs ont rendu raison de ces structures, diversement, mais il semble qu'il y ait dans l'opinion commune, aux détours des conversations, une sorte de lucidité instinctive à l'égard, par exemple, du caractère illusoire du système politique représentatif, ou des miroirs aux alouettes du médiatisme. Mais conscience populaire, sévèrement niée par les pouvoirs au nom même de la démocratie, ou liquéfiée dans le flux des images, et qui ne rend que plus problématique le monde comme il est...

Matérialismes, communisme et capitalisme

Le matérialisme authentique, aujourd'hui, on ne sait d'où le soutenir. Et ce constat suffit à en dire long sur l'humeur et l'haleine de l'époque. Qu'est-ce que le matérialisme ? Bien malin le singe d'aujourd'hui qui saura répondre.

Tandis que le matérialisme, durant des siècles – puissance diabolique du religieux faisant – fut certainement l'élément indigne et, dès lors, le refoulé de la pensée, il est aujourd'hui, en quelque sorte, une évidence, au point que les deux systèmes contradictoires, le communisme et le capitalisme, puissent également se réclamer d'une telle philosophie. D'où ces deux questions : 1- En quoi les opposés historiques, communisme et capitalisme, peuvent-ils se revendiquer d'un même mot ? 2- Plus profondément : que peut bien signifier, dans ce contexte, être matérialiste ? A quelle force projective, si cela se peut, une telle revendication peut-elle encore ouvrir ?

1- Vaste et difficile question dont le générique en -isme du terme accroît la difficulté. Comment comprendre un tel partage ? Comment concevoir que le mot puisse désigner, même mal, vulgairement, l'attitude capitaliste, pour laquelle la spiritualité se résorberait dans l'effectivité des biens et des consommations et dans l'efficacité concrète des techniques et des savoir-faire, des buts à atteindre ?

Aux oreilles communes, en effet, le matérialiste serait l'homme cynique du capitalisme, celui qui, sonnante et trébuchant, égoïste et vénal, décidément exagérerait – tandis que le bon capitaliste saurait cultiver dans sa vie son petit jardin d'altruisme et de za-zen. On ne s'en tirera pas si aisément, loin s'en faut, en méprisant la vulgate et ses *carpe diem* soi-disant épicuriens, et en rappelant que le mot matérialisme a une tout autre

signification dans le pur et hermétique langage de la Philosophie. Ce serait rater une réflexion sur le rapport profond entre matérialisme et capitalisme, par là notre époque même.

L'étonnant symptôme se dit donc dans l'intenable contradiction : matérialisme = capitalisme et démocratie ; matérialisme = communisme et dictature.

Quels sont les degrés de lecture d'un tel symptôme ?

On pourrait vouloir mettre de l'ordre. On définira soigneusement le matérialisme historique et dialectique de Marx. Et on montrera qu'il n'a rien de commun avec l'individualisme et la passion productive du capitalisme.

Marx inventait, à l'époque, une méthode d'analyse concrète, capable de construire le phénomène humain et conscientiel à partir des réalités historiques et sociales. Et il projetait d'abolir la nouvelle servitude née de la Révolution industrielle, dont il dénonçait les corollaires étatiques et religieux, pour instaurer une Justice concrète et immanente, celle de l'Etat communiste. Aux yeux de quiconque a un tant soit peu étudié l'histoire de la philosophie, les raisons pour lesquelles le marxisme est matérialiste sont évidentes.

Seulement voilà : le Capitalisme lui aussi est un matérialisme. On ne croira pas opposer si facilement un matérialisme authentique – celui de Marx – à une connotation fautive. En réalité, la confusion et le paradoxe apparents proviennent de ceci que la problématique proprement philosophique – que fut Marx par rapport à la métaphysique ? – se surimpose comme universitairement à l'effectivité vivante de ce monde-ci, du spectacle de notre monde.

Jamais l'homme, autant que dans l'ère capitaliste, n'aura développé cette exploration, ou cette maîtrise de l'immanence matérielle qui est l'un des signes les plus sûrs de la pensée matérialiste, jamais non plus il n'aura, autant qu'ici, donné le primat à l'effectivité de son être-là sur la prétendue possibilité spirituelle de son au-delà. Il nous faut donc dire ceci, qui est une proposition fondamentale : *le capitalisme est une philosophie matérialiste.*

La difficulté pourrait être exprimée autrement : le marxisme était matérialiste par référence à la domination à la fois religieuse, métaphysique, et bourgeoise qu'il combattait. Il était en son fond laïcisation de la justice, projet d'une justice réelle, et d'un homme lucide, concret, et solidaire. Le capitalisme d'aujourd'hui, pour sa part, est *naturellement* matérialiste : l'homme exploite, dirige et raffine à son profit le monde matériel. Sa puissance est concrète, technique et scientifique. Et cette puissance le choie. La magie existe enfin, mais elle est la vitesse des connexions internet ou le numérique

des résolutions d'écrans.

On dira alors, peut-être, qu'un tel constat rend caduque la problématique même du matérialisme, qui n'était donc qu'entreprise de pensée destinée à dépasser la métaphysique et à renverser l'ordre social du dix-neuvième. Mot et pensée du siècle précédant qui firent l'idéologie communiste, certes. A la limite, c'est la *Révolution industrielle elle-même qui est l'événement matérialiste*, avec ses deux conséquences temporelles apparemment antithétiques : l'instauration du communisme, d'une part, le développement et la maturation du capitalisme, d'autre part. Car le communisme comme le capitalisme sont des effets d'une telle Révolution industrielle. Matérialisme utopique qui se serait fait bien vite dictature. Et matérialisme naturel, qui, à partir du sort misérable destiné aux prolétaires, et au prix d'événements comme les deux guerres mondiales, aurait, en un siècle et demi, humanisé et démocratisé le monde – ou plutôt notre monde.

2- S'ensuit-il que le matérialisme, de quelque manière qu'on oriente cette pensée, à gauche comme à droite, par la lutte ou par le naturel, est une problématique inadéquate pour penser le monde d'aujourd'hui ? Tout au contraire ! Mais l'enjeu, le pari, est de redonner à cette orientation philosophique un sens à la fois actuel et inouï.

Le matérialisme, comme toute orientation de la pensée, est à la fois lignes de force et d'errance, c'est-à-dire principes inflexibles, axiomatique, mais aussi déploiement des vibrations et modulations possibles à partir de cette base : il est ce qu'il devient, à partir cependant d'un certain coefficient d'éternité. Ainsi, reconnaître l'échec monstrueux du matérialisme communiste, d'une part, admettre d'autre part le caractère matérialiste de la société capitaliste, ce double constat doit conduire à la pensée d'un matérialisme d'un nouveau genre, autant que possible, et qui certes ne sera allégeance ni au vieux marxisme ni au système capitaliste.

C'est tout aussi bien, posée ici, la question d'une éthique réellement mais seulement matérialiste. Disons dès maintenant, quant à la critique du matérialisme vulgaire du capitalisme, qu'une telle éthique déploiera au-delà des conventions et des préjugés idéologiques l'expression de la multiplicité infinie du monde, que ne saurait restreindre l'axiomatique seulement financière du capitalisme.

Disons aussi qu'elle ne saurait, cette éthique, s'en remettre tout bonnement aux dérisoires processus de jouissance qui traversent la société capitaliste comme à la solution fondamentale de la fêlure humaine : le confort et le luxe, de choses, d'atmosphères, et de services.

Ni la multiplicité incroyable du réel, en effet, ne se laissera filtrer, en vérité, par l'Unité du profit ; ni ce profit, résultat de cette réduction, ne permettra jamais, converti en processus de jouissance achetables, de résoudre la dissonance de l'homme, confronté à l'abîme de son existence mystérieuse et mortelle.

Si les processus de jouissance sont nécessaires à la vie bonne, s'ils ne sont, en rien, méprisables, ils ne constituent pas cependant la fin d'une humanité qui doit plutôt savoir affronter l'abîme de son existence et en tirer une force démiurgique.

Illusoire et aveugle est la tentative du capitalisme de limiter la multiplicité du monde au rentable et au profitable ; illusoire et dépressive sa forclusion forcenée du destin tragique de l'homme. Illusoire et dangereuse, en conséquence, cette manière de nous faire croire que l'argent et la consommation, la diversité des comforts et des luxes, sont solution à la souffrance métaphysique de l'homme. Il ne s'agit pourtant pas d'entonner le chant de la haine du capitalisme, au nom d'un marxisme revenant. Plutôt de remarquer que si le capitalisme est un matérialisme, ce matérialisme est essentiellement inabouti et vulgaire. *Le matérialisme vaut mieux que le capitalisme.* Il doit déployer une éthique d'un nouveau genre pour ce monde de fausses multiplicités, où les processus de jouissance, codés, ne suffiront jamais à rendre l'homme à lui-même. A son destin de créature ouverte aux infinis et dont la sublime blessure, celle d'être un animal causant, pensant, peut et doit être convertie en puissance d'affronter jusqu'à la volupté l'abîme dont il vient. Une telle multiplicité infinie n'est pas réductible au chantage du marchand ; ni cette volupté aux processus capitalistes de jouissance.

J'ai développé ailleurs l'aspect ontologique d'un tel problème, celui du matérialisme contemporain. Il en résultait qu'une des justes manières de prendre la question était de la mettre en tension à partir des systèmes de Deleuze et de Badiou. Aux maîtres, comme à d'autres, il faudra revenir, ceux qui tentent de penser les réquisits de la politique d'émancipation, ou révolutionnaire à partir d'une pure ambition philosophique.

Notre époque n'est pas de Lumières, ni celle de l'extraordinaire effervescence créatrice des Marx, Engels, Proudhon, Fourier... En politique, les livres sages, honnêtes, homéopathiques, si ce n'est *people*, pullulent. Défaite soixante-huitarde. Il y a bien une réelle littérature descriptive, mais le plus souvent attelée aux détails ou aux prospectives, et que ne soutient aucun projet prescriptif ; tandis que les vues violemment prescriptives sont reléguées au magasin des rêveurs, des marginaux, des paranos et des zinzins. Dans ce contexte, la philosophie politique authentique *se meurt*, de ne plus propager son subtil poison d'insoumise, sa capacité de révolte, et sa densité idéale.

Quatre questions

Voici donc quatre questions, qui sont de notre temps. On peut bien, à cause de leur radicalité, les ignorer. C'est l'habitude même, quasi inconsciente, de notre système d'existence politique et sociale, dont l'excellence est de vider de sa substance les questions réelles au profit d'une sorte d'étalonnage sans fin des questions inessentiels, toujours déjà prises dans la systématique floue mais sévère de la démocratie virtuelle et comprises à partir de son état de fait. Mais la philosophie a d'autres ambitions.

On doit *premièrement* comprendre le contexte historique à partir duquel un mode d'existence inouï, celui de la démocratie virtuelle, a pu, depuis un demi-siècle, apparaître et croître en puissance. Ceci ne renvoie pas seulement à des données historiques, mais aussi à la manière dont le siècle, le vingtième, a détruit la possibilité de l'Idéal, en exhibant l'impossibilité de son visage éternel, et, dès lors, la monstruosité de son seul corps contingent et réel, dont la vérité était d'horreur et de contradiction totale avec la croyance en l'Idéal. L'homme ne pouvait plus que se tourner, alors, vers le mode apparemment innocent du virtuel politique. Sans Idéal. Les référents d'une telle analyse sont évidemment les deux Utopies du siècle, aux barbaries avérées, le nazisme et le communisme. Et leurs conséquences : la reconstruction du monde, après 45, le processus de désillusion occidentale à l'égard du communisme, inséparable de la mise à jour de sa vérité d'assassin, l'effondrement, en définitive, du bipolarisme.

En réalité, nous n'entrons dans la compréhension de notre époque qu'à partir de la défaite, éthique et concrète, du communisme historique. Et cette défaite n'est compréhensible, elle-même, qu'à partir de l'existence en chair et en os du nazisme, son essentiel et séculaire adversaire. Que nous nommions Utopie le nazisme peut choquer. Mais c'est ne point entrer dans la configuration du siècle qui nous précède, et sur le fumier duquel nous fleurissons, que de ne pas distinguer que le nazisme fut une utopie, comme et contre son rival, le communisme.

Ce ne fut pas la même utopie, loin s'en faut, et c'est justement en ce point qu'un bout de notre réel et de notre politique ordinaire se donne à penser. L'une détruisit la figure de l'autre pour s'accomplir en un espace clos et unique, aryen et parfait, singularité prise pour l'universel, l'autre crut s'accomplir dans l'espace de l'universel, mais détruisit au nom de l'universel les singularités. L'une crut que le particulier d'un peuple faisait l'universel ; l'autre crut que l'universel valait extermination du particulier. L'une et

l'autre détruisirent parfaitement parce qu'elles crurent en l'Utopie, c'est-à-dire en l'Un et en la Totalité – mais l'une par le singulier, nazisme, l'autre par l'universel, communisme. Au final, qu'il n'y ait *plus que des mêmes*, ou qu'il n'y ait *plus que des aryens*, sont deux propositions également logiques et sanguinaires – bien qu'évidemment perpétrées différemment dans le cours de l'histoire et de l'horreur.

Mais, *deuxièmement*, il s'agit de prendre la mesure de cette démocratie virtuelle, instituée, de ses structures actuelles et agissantes. Ce qui suppose un tout autre mode de pensée, pour l'analyste, que celui par lequel le dictatorial fut dénoncé. Car *ambiguïté et multiplicité, pouvoir latent et non-centralisé, barbarie par indifférence, propagande opiacée, illusion de liberté et de connaissance, censure par désertion*, tous ces processus n'ont rien de commun avec la pure brutalité des dictatures, et exercent d'une tout autre manière leurs effets délétères. Encore faut-il les comprendre, ces processus, et la manière dont ils changent l'homme, et redistribuent discrètement la part maudite de l'esclavage et de l'injustice en l'humanité. La démocratie virtuelle n'est pas violente ; mais ceci ne signifie pas qu'elle ne soit pas perverse.

En somme, la démocratie virtuelle a intériorisé la défaite de l'Unité et de la Totalité au profit de la multiplicité réelle du monde. La société comme la pensée abstraite ont dû se rendre à l'évidence de cet état de fait. Mais, d'être virtuelle, cette démocratie n'a intégré la multiplicité radicale du monde que sur le mode de l'inauthentique et du factice. Et tel est bien le problème qui est devant nous, bien au-delà de la question de savoir si Nicolas Sarkozy sera réélu : comment une société peut-elle exister, qui soit authentiquement celle de la compréhension de la multiplicité insondable, mais aussi joyeuse et cruelle, du monde ?

Ce qui, *troisièmement*, pose la question de la politique en Vérité, c'est-à-dire comme procédure authentique du sujet.

Mais une telle procédure n'existe qu'en immanence avec les choses, les êtres, et les sujets. C'est dire, *quatrièmement*, qu'il nous faudra finalement considérer la manière dont structures et idéaux, réalités et possibilités, peuvent concrètement, aujourd'hui, nous ouvrir à autre chose qu'à la continuation de la politique de la démocratie virtuelle.

(Fabien Tarby, Démocratie Virtuelle, ch 1, La Nuit des Idéaux, © éd. L'Harmattan, 2009)